

il courut à Londres, à Vienne, à Saint-Petersbourg, à Florence, et, ne pouvant nous trouver aucune alliance utile, il se vit réduit à préparer les bases douloureuses de la paix, qu'il signa plus tard à Bordeaux en qualité de chef du pouvoir exécutif. Il ramena l'Assemblée nationale à Versailles, où il fut nommé par elle président de la république pour jusqu'au jour où la France se donnerait un gouvernement définitif.

Ce qu'il fit pendant les affreux troubles de la Commune, tout le monde le sait ; tout le monde sait aussi que, dans leur fureur sauvage, les chefs de l'Hôtel de ville, après l'avoir mis hors la loi, renversèrent son hôtel. Misérable vengeance !

Ce que M. de Cormenin avait prévu, ce que les généraux qu'il consultait tenaient pour possible arriva ; dans cet immense désastre, M. Thiers devint général en chef. Ce fut lui qui fit évacuer l'armée de Paris dans la soirée du 18 mars ; c'est lui qui prépara les attaques, réorganisa les troupes et indiqua le point le plus vulnérable de l'enceinte de Paris.

Aujourd'hui, après une victoire qui a tant coûté, M. Thiers, président de la république, s'occupe de reconstituer la France.

Voilà où M. Thiers en est de sa vie ; mais, quoi qu'il advienne et quels que soient les jugements que l'on porte sur lui, il est et restera une des plus curieuses et des plus grandes figures de notre histoire.

CH. RAYMOND.

Extrait du Musée des familles.

SCIENCES.

Origine du Mortier.

Qui se douterait que le mortier, dont l'usage ne remonte pas chez nous au delà de 1510, eut pour premier inventeur le sultan des Turcs, Mahomet II, qui l'employa pour la première fois au siège de Constantinople, en 1453 ? Nous extrayons à ce sujet un passage très-curieux d'une Vie du conquérant, publiée récemment d'après un manuscrit grec de la Bibliothèque du Sérail, à Constantinople. L'auteur est un certain Christobule, d'Imbros, sur lequel nous ne possédons que des données très-incomplètes, fournies par le manuscrit lui-même, et que M. Uhicini a résumées dans une notice lue par lui à l'Association pour l'encouragement des études grecques.

Pour bien comprendre le récit qui va suivre, il convient de remarquer : 1o. que les Turcs occupaient la colline sur laquelle est bâti actuellement le faubourg de Péra ; 2o. qu'entre eux et la Corne d'Or, où était mouillée la flotte grecque, s'étendait la ville de Galata, occupée par les Génois, et dont les hautes murailles, formant une enceinte continue flanquée de tours, masquaient en grande partie la vue du port et interceptaient le tir de leur artillerie.

“ Le sultan, voyant l'insuccès de ses attaques, eut recours à un nouvel engin de guerre. Il appela les ingénieurs de son armée, et leur demanda s'il ne serait pas possible d'atteindre et de couler bas les vaisseaux grecs mouillés à l'entrée du port, au moyen de grosses pierres lancées par des pièces d'artillerie. Ceux-ci répondirent que la chose était impraticable, par suite de l'obstacle que présentaient les murs de Galata, placés entre eux et la Corne d'Or. C'est alors que le sultan Mahomet émit l'idée d'une forme de bouche à feu tout à fait nouvelle, en expliquant aux ingénieurs comment il serait possible, au moyen de quelques changements dans la construction et dans la forme, d'obtenir un engin qui, pointé en l'air

d'une certaine façon, lancerait à une certaine hauteur un boulet de pierre, lequel, retombant ensuite perpendiculairement sur les navires grecs, les écraserait par son poids et les engloutirait dans l'abîme. Les ingénieurs, après avoir fait leurs calculs, trouvèrent qu'en effet la chose était possible, et fabriquèrent un nouveau canon d'après l'esquisse que le sultan avait tracée. Ensuite, après avoir reconnu le terrain, ils amenèrent leur pièce un peu au-dessus de la ville de Galata, sur une petite colline vis-à-vis des vaisseaux ; puis, l'ayant mise en position, ils y mirent le feu, et la pierre, lancée à une grande hauteur en l'air, vint retomber dans la mer à une faible distance des vaisseaux, mais sans les atteindre. Alors ils chargèrent leur pièce de nouveau, après avoir rectifié la position, et cette fois la pierre, après s'être élevée à une hauteur encore plus grande, tomba avec un bruit terrible au milieu d'un des navires, qui fut entamé par la violence du choc et coulé instantanément, tandis qu'une partie des matelots étaient écrasés, et une autre partie noyée dans les flots. Un petit nombre échappèrent à la mort en gagnant à la nage les bâtiments qui étaient proches. Cet événement causa un trouble et une terreur indicible dans la ville, etc. ”

Si ce canon d'un nouveau genre, imaginé par Mahomet II, qui en fit un si terrible usage contre les malheureux Grecs, n'est pas le mortier, il en est du moins le précurseur. Mais d'où le Conquérant avait-il pris son invention ? Je ne suppose pas qu'il l'eût trouvée dans le Coran, bien que le Coran contienne tout, au dire des docteurs de l'islamisme, “ même l'art de fabriquer de la poudre et de fonder des balles. ” Il est plus vraisemblable qu'elle lui fut suggérée secrètement par quelque savant ou quelque aventurier grec ou italien attaché à son service, et dont le nom sera resté inconnu. — *Magasin pittoresque.*

PÉDAGOGIE.

Nous détachons les pages suivantes du discours prononcé par le R^{ev.} Daniel Leach, à la convention des instituteurs du Rhode Island : —

Les instituteurs ont besoin de sympathie et d'encouragement. Personne, que ceux qui les ont éprouvés, ne peut se faire une idée du travail épuisant et des difficultés sans nombre de l'enseignement ; et, sans le secours des encouragements mutuels, sous forme de conférences ou de conventions, l'instituteur tombe insensiblement dans une routine monotone, et se fossilise, pour ainsi dire, dans l'ornière de ses habitudes.

Il est regrettable qu'il y ait un si grand nombre d'instituteurs nominaux, qui ne sont pas dignes du beau nom d'instituteur, et font la honte de leurs confrères. Ceux-là prennent leur état avec des vues mercenaires, par contrainte et non de leur libre choix ; il n'y a aucune noble ambition, aucune tendance louable, dans le but qu'ils se proposent ; ils n'ont point d'intérêt dans le progrès de cette cause, maintenant si chère au cœur d'une nation. Ils se contentent de la petite quantité de travail ou de savoir suffisante pour leur assurer leur position. La culture de leur esprit et l'étude des méthodes perfectionnées d'enseignement leur importent peu : pas un seul d'entr'eux, peut-être, ne souscrit à un journal ou à une revue d'éducation. Leurs bibliothèques, si toutefois on peut leur donner ce nom, loin de contenir la littérature choisie de l'antiquité et des temps modernes, ne sont remplies que de ces ouvrages à sensation et de ces écrits éphémères qui inondent aujourd'hui les villes et les campagnes. Appelés à être dispensateurs de la science et gardiens de ses sources,